

# LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Banana voy. p. 10). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie communiquée par la Compagnie belge du Congo.

## DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE (RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA).

PAR M. HENRY M. STANLEY.

1887-1889.

### I

La perte du Soudan égyptien et la prise de Khartoum. — Emin pacha resté seul dans la Province Équatoriale. — M. Stanley désigné pour lui porter secours. — L'intervention du roi des Belges fait adopter la route du Congo. — Préparatifs de départ. — Personne européen. — Arrivée en Égypte. — Firman du Khédive, destiné à Emin. — Arrivée à Zanzibar. — Contrat avec Tippou-Tib.

Avant de raconter son voyage, M. Stanley rappelle, dans ses premiers chapitres, les circonstances qui l'ont amené à l'entreprendre, les plans divers proposés par le comité de secours et l'adoption finale de la route du Congo. Il décrit ensuite ses préparatifs, et présente au lecteur ses compagnons européens. Ce sont ces premiers chapitres que nous allons brièvement résumer.

La perte du Soudan égyptien a coïncidé, à peu près, avec l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre. Mais elle devait fatalement se produire. Le khédive Ismaïl, poursuivant la politique de Méhémet-Ali, avait conçu le projet de transformer sa vice-royauté en un immense

empire, s'étendant jusqu'aux lacs africains; mais il manquait des ressources nécessaires à cette œuvre grandiose. Le résultat de ces conquêtes fut une augmentation écrasante des impôts qui accablaient déjà ses sujets. Pour créer un nouveau revenu on monopolisa le commerce de l'ivoire; une autre cause de mécontentement fut l'abolition de la traite des esclaves sur tout le territoire égyptien.

En 1879 Ismaïl fut forcé d'abdiquer et remplacé par Tewfik, qui se trouva placé sous la tutelle des puissances d'Europe. Trois ans après éclatait la révolte d'Arabi, qui, pendant son court passage au pouvoir, commit la faute de rappeler toutes les troupes disponibles du Soudan. Ce fut là l'origine de la fortune du Mahdi; il groupa autour de son étendard les tribus du haut Nil,

1. *In Darkest Africa, or the quest, rescue and retreat of Emin, governor of Equatoria, by Henry M. Stanley.* London, Sampson Low, Marston, Scarle and Rivington. 2 vol. in-8.

notre jeune homme d'admiration. Et quand la mitrailleuse parla, la poudre, la pluie des balles, les nuées de poussière qu'elles soulevaient au flanc de la colline, le jetèrent en extase.

Ainsi j'étais publiquement reconnu fils de l'Ankori; je pouvais le parcourir à mon gré, séjourner où bon me semblerait, j'avais libre accès à toute plantation du royaume. Bien plus, le prince jura, au nom de son père, que tout homme blanc pénétrant dans l'Ankori avec ma recommandation serait traité avec la même bienveillance.

Un certain nombre de chrétiens ouaganda étaient venus avec le prince. Ils me donnèrent de nouvelles informations sur les événements de l'Ouganda. Je dis

à Samuel et à Zacharie qu'il m'était impossible de songer à leurs affaires, vu ma mission; mais je les engageai à s'adresser à MM. Stokes et Mackay, et leur promis de parler en leur faveur aux amis anglais. Me voyant résolu au départ, cinq chrétiens me demandèrent la permission de m'accompagner jusqu'à la mer, ce qui leur fut volontiers accordé.

Le 24 nous arrivions à Mavona.

Le 25 nous étions en vue de la vallée du Nil Alexandra, et les deux jours suivants se passèrent à nous transborder sur la rivière, large ici de 110 à 115 mètres, profonde de 3 mètres, d'une vitesse de trois nœuds à l'heure, dans des canots de grossière façon. Puis notre escorte d'Ankori, et les chrétiens ouaganda.



Le petit rhinocéros dans le camp. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

furent congédiés avec des présents qui nous attirèrent force protestations de reconnaissance.

## XVII

Le Karagoué. — Un petit rhinocéros. — Nos derniers pygmées. — Le lac d'Ourigui. — Le lac Victoria. — Mission française abandonnée. — Le missionnaire anglais Mackay. — Lutte contre les Ouassoukouma. — A Mpounpoua. — Chez les Allemands. — Arrivée à Bagamoyo. — Le banquet. — L'accident d'Emin à Zanzibar. — Arrivée au Caire.

Ayant passé le Nil Alexandra, nous étions dans le Karagoué; quittant l'étroite vallée de la rivière, nous allâmes bivouaquer à Onuya-Katera, au-dessus de la chaîne de ce nom. Multipliée quarante fois, la vue qu'on découvre du sommet serait tout le Karagoué.

Aussi loin que porte le regard, ce sont de profondes coulières, creusées entre les rampes étroites et longues, drainées au nord par les petits cours d'eau tributaires de l'Alexandra.

A Mtagata, où sont des sources chaudes, dont j'ai parlé dans mon ouvrage *A travers le Continent mystérieux*, nos Nubiens vont à la chasse, car le pays est fameux par ses rhinocéros. Ils réussissent à en tuer quatre, et m'amènent un petit vivant, de la grosseur d'un très beau sanglier. On l'attache à un arbre; il montre tout de suite ses instincts de combativité. Prenant le tronc pour un ennemi, il le charge avec impétuosité, le laboure de la corne qui surmonte son museau. Là-dessus quelque méchant gamin zanzibari lui fouaille les cuisses d'une pointe de

Le Tour du Monde

vol. 60 no 2 1890

Henry M. Stanley

Dans les ténèbres de l'Afrique (recherche, découverte et retraité d'Emin Pascha, Gouverneur de l'Equateur, 1877-1879)

pp 1-128

roseau; le pauvre petit pousse un grognement de rage, se retourne et de toute la longueur de la corde s'élançe contre son agresseur. Puis il se rue de nouveau contre l'arbre, et avec une véhémence telle qu'il retombe les quatre fers en l'air. Pour mettre un terme à ses misères, je renonce à l'emmener à Zanzibar, et fais mander le boucher et ses aides.

Le 31 juillet, nous sommes à Kirouromo. Il nous faut y laisser la jeune fille pygmée qui est avec nous depuis un an et qui est atteinte d'une maladie chronique. Parke s'était attaché la petite personne par ses manières douces et affectueuses qui font que le plus morose a un sourire pour lui. Elle le servait avec dévouement et s'était constituée la gardienne de sa tente. Quand il s'absentait pour les devoirs de la journée, il la trouvait couchée en travers de sa porte comme un épagneul; elle ne souffrait point qu'un intrus y pénétrât. Elle faisait son ouvrage sans bruit, la seule de son sexe qui n'abusât pas des privilèges qu'on accorde aux femmes dans notre campement. En route elle portait le havresac du docteur, et, en arrivant au bivouac, s'activait comme une abeille, ramassant du bois et préparant la tasse de thé réconfortante qu'après de patientes leçons elle avait reconnue nécessaire au bien-être de notre camarade. Nous avons encore au camp un spécimen de sa race, le jeune serviteur d'un officier; il ne parle jamais qu'à son maître, mais au bivouac il est toujours le premier à trouver du bois et à faire du feu. En marche, quoiqu'il ait son fardeau comme les autres, il ne paraît jamais fatigué; jamais il n'a causé le moindre mécontentement. Quand il s'est ramassé une bonne provision de combustible, si quelque grossier mandrin vient à s'en emparer, ses regards seuls expriment sa détresse, puis il se remet tout de suite à l'œuvre: le temps est trop précieux pour qu'il proteste contre l'inévitable. Les pygmées donnent ainsi par leur conduite une preuve de leur proche parenté avec les plus nobles et les meilleurs parmi l'espèce humaine.

Continuant notre voyage sur les chaînes herbeuses qui forment d'étroites vallées parallèles courant du nord-nord-ouest au sud-sud-est à travers le Karagoué tout entier et le Rouanda plus à l'ouest, nous arrivons en trois étapes à Kafourro, ancien repaire favori des traitants arabes.

Le Karagoué, où règne maintenant Ndagara ou Ounyangoumboua, un jeune garçon de seize ans, nous accueille aussi bien que l'Ankori. Le roi de l'Ouganda exerce une grande influence dans le pays, et il y est très redouté.

Le 11 août nous sortions du Karagoué. Les pressantes recommandations de Ndagara nous valurent un bon accueil dans l'Ihanguiro, où l'on nous escorta, de village en village, jusqu'à la station de Kavari. Mais à partir de là c'en était fait de l'hospitalité généreuse avec laquelle la caravane des chefs blancs avait été accueillie depuis l'Albert-Nyanza. Donc je procédai à la répartition entre tous, hommes, femmes et enfants,

des perles de verre et de porcelaine qui serviraient désormais à l'achat des vivres.

A Kavari, nous étions en vue du lac d'Ourigui, aux eaux d'un bleu pâle, dans un cadre de collines brunes, que parsèment des buissons d'un vert foncé. Il mesure 40 kilomètres de long, 2 à 5 de large, et est dominé par des collines de 360 mètres en moyenne.

Près de Moutara, comme les indigènes s'empressent de nous vendre grain, miel, poisson, maloué, banaues, nos Soudanais, oublieux de nos ordres, font main basse sur la bière et les fèves; les indigènes réclament: pour toute réponse, un Soudanais charge son remington, en tue un, en blesse deux autres. N'y comprenant rien, les indigènes m'envoient leurs plaintes par une députation de cinquante hommes. Ils désignent Fath el-Moulla comme le coupable; après avoir vainement proposé de le racheter par une forte rançon, je le leur livre; on l'entraîne, et nous n'avons jamais su ce qu'il était devenu.

Quittant le lac, nous gravîmes le plateau d'Ounya-matoundou; puis, passant à Ngoti, nous descendîmes le versant oriental du plateau; il aboutit, 275 mètres plus bas, au pays d'Ouzindja, sur une plaine couverte d'acacias moribonds. Puis nous arrivons à Kimouani, capitale du chef Kadjoumba, et nous nous dirigeons vers le sud. Bientôt nos regards charmés s'étendent au loin sur le lac Victoria, et les îles Ikouta, Madjinga, Sossoua, Roumango et Maissomé.

Les jours suivants, nous marchons sur un terrain dont les eaux se retirent depuis à peu près vingt-cinq ans, et que recouvrent des buissons bas, dépourvus de feuilles en cette saison. Le sol est dur, crevassé, blanchi en plusieurs endroits par des efflorescences nitreuses.

Le 20, nous passons de la baie de Kissabo à une autre baie près d'Itari. Nous sommes au sud de la côte occidentale, telle que je l'ai indiquée sur la carte de mon premier grand voyage. On peut voir la longue chaîne des îles qui semblent s'imbriquer: nous n'avions pu les explorer, en 1875, quand nous fuyions sans rames devant les féroces Bourbiré, et je les avais portées comme faisant partie de la terre ferme.

Le relèvement que je fais le 21 à Amranda me montre, à ma grande surprise, que le lac s'étend jusqu'à 2° 48' de latitude sud. Le retrait des eaux laisse à sec d'immenses plaines, qui resteront improductives jusqu'à ce que nombre de saisons pluvieuses en aient enlevé le nitro, toujours prêt à effleurir.

De Mouanga nous nous acheminons vers l'est, sur la route de la station missionnaire qu'on dit exister encore à Oussambiro. La mission française est déserte. Au centre de la palissade circulaire se trouve une jolie église, surmontée d'une simple croix. Bien que situé dans un lieu ingrat, cet établissement fait plaisir à regarder. Les missionnaires français, il faut le dire, ne sauraient être surpassés dans l'art de donner à leurs stations, et avec les plus misérables matériaux, un aspect de confort et d'élégance. Mais le pays manque